

DE LA SOCIOLOGIE A L'ANTHROPOLOGIE

De la nécessité d'un éclairage plus fin sur le touriste

Le développement du tourisme suscite des analyses et des recherches de plus en plus nombreuses sur le plan économique, urbanistique, géographique, environnemental... et parfois sociologique. Mais, l'étude des nouveaux modes de relations humaines suscités par la confrontation de populations étrangères les unes aux autres, reste encore peu développée. Pourtant, à l'heure où l'on annonce une augmentation massive des déplacements, il conviendrait sans doute d'étudier de plus près les modifications que subissent les groupes humains confrontés à la présence de nouveaux arrivants, aussi éphémères soient-ils... Souvent évoqué, ce choc des civilisations mériterait une analyse plus profonde que la caricature habituelle à laquelle se livrent des observateurs superficiels.

Un touriste français se rend à Louxor en 2008. Son vol dure 4 heures 30 au terme duquel il est plongé dans une température de 25 degrés supérieurs à celle qu'il vient de quitter. En quelques heures, il est également plongé dans un pays d'Orient, musulman, où les femmes portent le foulard et où les muezzins déversent cinq fois par jour appels à la prière et versets du Coran. Le choc est d'autant plus brutal que c'est son premier séjour en terre africaine. Mais, très rapidement, il est poussé vers un bus, puis un bateau de croisière en compagnie d'un millier de ses semblables et là, bien que son bateau soit coincé entre trois autres navires identiques, il peut enfin se laisser aller à la contemplation du coucher du soleil sur le Nil. Puis, très vite, son séjour l'entraînera de promenades en calèches ou en felouks à des balades dans le bazar, de visites de temples en visites de tombes, de grands spectacles en passe-temps ludiques durant lesquels il aura tour à tour le temps de s'extasier, d'apprendre, de se détendre et de s'amuser. Livré à son heureux sort de touriste occidental projeté dans un pays qui a opté pour le tourisme de masse, il reviendra avec son lot de souvenirs, de photos numériques surtout, d'écharpes en coton, et autres figurines en albâtre qu'il aura âprement marchandés. Mais, le plus souvent avec la sensation d'avoir fait un beau voyage !

Banal, le scénario selon lequel ce voyageur aura découverte le pays des pharaons, est systématiquement l'objet des attaques et des caricatures d'une partie d'une pseudo intelligentsia occidentale. Soucieuse de se démarquer de ce personnage docile et peu exigeant qui a accepté de se laisser entraîner dans un voyage éclair, qui ne lui aura permis que d'effleurer la réalité, et d'être la victime permanente d'un lot de marchands, bateleurs, cochers engagés dans d'excessifs marchandages, elle n'a cependant guère le choix de faire autrement. Le tourisme, comme le soulignait déjà il y a quarante ans, le sociologue Edgar Morin dans son ouvrage « L'esprit du temps »* est « un grand jeu spectacle dans lequel le touriste fuit la vie réelle, sauf lorsque celle-ci est classée comme pittoresque ».

Succession d'images précipitées, il est passif mais actif à la fois, dans la mesure où il permet de communiquer selon des codes superficiels. Allant encore plus loin, le sociologue qui, bien avant les autres, a analysé ce complexe de « Jeu-spectacle » que représente le tourisme, conclut que « cette situation s'affirme dans une civilisation où s'effritent les grandes

transcendances qui n'arrivent plus à contrôler que partiellement la vie des individus ». De cette réflexion est née la phrase célèbre, souvent citée : « *De la vacance des grandes valeurs, naît la valeur des grandes vacances* ». La messe était dite !

Les « Cannibal tours »

La relation ambiguë qui s'est instituée entre voyageurs occidentaux et populations locales, depuis que le tourisme existe et probablement bien avant, est-elle inévitable ?

A des milliers de kilomètres de Louxor, sur une île de Nouvelle Guinée, un ethnologue australien vient de présenter dans le cadre du « Cinéma du réel », un documentaire sur une population papoue, autrefois cannibale, qui reçoit une fois par semaine environ, un groupe de touristes internationaux venus passer quelques heures sur son île. Récents, ces tours se déroulent selon un scénario chaque fois identique et comparable à celui qui se passe sur les bords du Nil : les touristes débarquent, les papous les reçoivent, se font prendre en photo, encaissent quelques pièces, leur font visiter leur Maison des morts, encaissent d'autres pièces, vendent quelques objets artisanaux, leur font déguster une boisson locale, encaissent encore d'autres deniers, puis finissent par exécuter des maquillages festifs sur les visages des volontaires ravis, qui repartent en emportant avec eux un peu de leur voyages, sous la forme de centaines d'images réelles et mentales qui leur serviront à convaincre leurs proches de faire à leur tour le déplacement.

Le regard différent de l'anthropologue

Caricaturales à force d'être standardisées dans tous les coins de la planète ouverts au tourisme, ces pratiques semblent donc avoir la vie dure. A croire qu'elles sont bel et bien constitutives de l'homo turisticus et de celui qui les accueille. Pourtant, l'observateur averti y verra une différence : l'Égypte a toujours été confrontée à des arrivages de populations étrangères, ce qui est loin d'être le cas de la Nouvelle Guinée. Dans le premier cas, l'accueillant est donc rôdé à la rencontre et l'échange. C'est moins le cas du second qui est, à y bien regarder, victime d'un intermédiaire qui lui a enseigné à monnayer son patrimoine culturel, ses images et ses objets rituels, l'incitant à faire de cet échange une sorte de travail à plein temps qui, au fil des années et de l'arrivée de nouveaux touristes, fera de l'île une réserve muséifiée où le « bon sauvage » se sera muté en commerçant sous la pression de marchands... Qui cannibalise l'autre ? Le processus est-il anthropologique ? La population accueillante est-elle irrémédiablement vouée à se transformer en une population mercantile, prête à brader ses richesses culturelles ?

De la nécessité de la recherche

Face à de tels exemples, les chercheurs doivent-ils rester impassibles et se contenter d'une observation superficielle des nouvelles réalités sociales que le phénomène touristique génère ? Ce n'est fort heureusement pas le cas. Aujourd'hui, de plus en plus de jeunes étudiants en sciences sociales se concentrent durant de longues années, sur l'étude minutieuse des transformations en cours au sein de micro sociétés. Ainsi, l'un observera la modification de rapports survenus au sein d'un couple d'agriculteurs ayant ouvert une chambre d'hôtes, en Lozère. L'autre se penchera sur le séjour prolongé d'un jeune routard chez Mère Térésa à

Calcutta, un troisième disséquera la relation d'un paysan provençal avec un voisin néo rural... Alors qu'un autre passera plusieurs années à surveiller l'évolution d'une prostituée dans une station touristique thaïlandaise.

Lentes, laborieuses, minutieuses, ces observations pourront sembler inutiles au professionnel du tourisme soucieux de remplir ses villages de vacances ou ses vols charters. Pourtant, c'est de la connaissance et de la compréhension de ce travail invisible réalisé à petite échelle par des chercheurs anonymes, que pourra naître un tourisme plus compréhensif et respectueux de cet autre et de cet ailleurs, qui constituent le plus passionnant des spectacles que la terre ait encore à lui offrir. Compléments directs du marketing et de la sociologie, ces micro recherches dont l'intérêt ne saute pas toujours aux yeux, devraient constituer non plus l'avenir mais le présent du tourisme et faire en sorte que « la vacance des valeurs » soit en partie comblée... Car, loin d'être abstraites, ce sont là les études les plus concrètes.

- Lire : L'esprit du temps. Edgard Morin. Editions Armand Colin.
- Contacter : Séminaire de l'Ehess, Maison des sciences de l'homme, 54 bd Raspail. 75007 Paris : Tourisme : recherches, institutions, pratiques" dirigé par Saskia Cousin et Bertrand Réau.